LA DÎME DU CORPS :
DOCTRINES ET PRATIQUES DU JEÛNE

Volume 2

Jeûnes chrétiens
Jeûnes d'aujourd'hui

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES
SCIENCES RELIGIEUSES

VOLUME
201

Illustration de couverture : Giovanni di Consalvo, *Vie de Saint Benoît*, 1436-1439, Fresque, Cloître des Orangers, Badia Fiorentina, Florence.

LA DÎME DU CORPS :
DOCTRINES ET PRATIQUES DU JEÛNE

Volume 2

Jeûnes chrétiens
Jeûnes d'aujourd'hui

sous la direction de Hocine Benkheira
et de Sylvio Hermann De Franceschi

BREPOLS

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

Collection
« Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses »

Cette collection, fondée en 1889 et riche d'environ deux-cents volumes, reflète la diversité des enseignements et des recherches menés au sein de la Section des sciences religieuses de l'École pratique des hautes études – PSL (Paris, Sorbonne). Dans l'esprit de la section qui met en œuvre une étude scientifique, laïque et pluraliste des faits religieux, on retrouve dans cette collection tant la diversité des religions et aires culturelles étudiées que la pluralité des disciplines pratiquées : philologie, archéologie, histoire, philosophie, anthropologie, sociologie, droit. Avec le haut niveau de spécialisation et d'érudition qui caractérise les études menées à l'EPHE, la collection *Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses* aborde aussi bien les religions anciennes disparues que les religions contemporaines, s'intéresse aussi bien à l'originalité historique, philosophique et théologique des trois grands monothéismes – judaïsme, christianisme, islam – qu'à la diversité religieuse en Inde, au Tibet, en Chine, au Japon, en Afrique et en Amérique, dans la Mésopotamie et l'Égypte anciennes, dans la Grèce et la Rome antiques. Cette collection n'oublie pas non plus l'étude des marges religieuses et des formes de dissidences, l'analyse des modalités mêmes de sortie de la religion. Les ouvrages sont signés par les meilleurs spécialistes français et étrangers dans le domaine des sciences religieuses (enseignants-chercheurs à l'EPHE, anciens élèves de l'École, chercheurs invités).

Directeurs de la collection : Mohammad Ali Amir-Moezzi, Ivan Guermeur

Éditeurs : Morgan Guiraud, Cécile Guivarch, Anna Waide

Comité de rédaction : Andrea Acri, Constance Arminjon, Jean-Robert Armogathe, Samra Azarnouche, Marie-Odile Boulnois, Marianne Bujard, Vincent Goossaert, Andrea-Luz Gutierrez-Choquevilca, Christian Jambet, Vassa Kontouma, Séverine Mathieu, Gabriella Pironti, François de Polignac, Ioanna Rapti, Jean-Noël Robert, Arnaud Sérandour, Judith Törszök, Valentine Zuber

Les ouvrages publiés dans cette collection ont été soumis à une évaluation par les pairs à simple insu, par un membre spécialiste du comité éditorial et un spécialiste externe.

Method of peer review: single-blind undertaken by a specialist member of the Board and an external specialist.

© 2023, Brepols Publishers n.v., Turnhout, Belgium.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system, or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise without the prior permission of the publisher.

D/2023/0095/175
ISBN 978-2-503-60652-1
e-ISBN 978-2-503-60653-8
ISSN 1784-2727
E-ISSN 2565-9324
DOI 10.1484/M.BEHE-EB.5.133942

Printed in the EU on acid-free paper.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction
Hocine Benkheira et Sylvio Hermann De Franceschi 7

I. Jeûnes chrétiens

Les arguments des Pères grecs en faveur de la pratique du jeûne
Alain Le Boulluec 23

« La faim qui mange ta chair t'offre le bonheur de l'Éden ». Le jeûne dans le monachisme syriaque
Florence Jullien 45

L'institution du jeûne dans l'Église orthodoxe : parcours historique
Vassa Kontouma 79

Coutumes et nécessité dans la doctrine canonique du jeûne au Moyen Âge
Laurent Mayali 109

Le jeûne des ascètes dans la tradition médiévale occidentale
Patrick Henriet 131

Trajectoires et enjeux du jeûne eucharistique chrétien de l'Antiquité tardive à l'exaltation gallicane de l'« Église des Pères » à l'âge classique
Philippe Bernard 155

Un jeûne par excellence : l'âge d'or du Carême dans l'Occident latin du Moyen Âge
Bruno Laurioux 197

Différence des mets, discipline du corps : les protestantismes et le jeûne
Olivier Christin 229

Le jeûne protestant en France au XVIIe siècle
Yves Krumenacker 249

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

Rigueur morale et jeûne eucharistique dans le catholicisme posttridentin
Sylvio Hermann De Franceschi 269

Sévérité morale et jeûne ecclésiastique dans le catholicisme posttridentin
Sylvio Hermann De Franceschi 325

II. Jeûnes d'aujourd'hui

Le jeûne et la faim : perspectives philosophiques
Andrea Borghini 355

Jeûne et combat spirituel au sein du protestantisme évangélique
David Vincent 373

Piété, athéisme et mysticisme en Albanie : le jeûne du matem entre innovation et tradition
Gianfranco Bria 391

Rompre le jeûne sans avoir jeûné : Iftar *postsoviétique à Samarcande (Ouzbékistan)*
Anne Ducloux 415

« Endurer la soif et la faim pour les autres » : jeûne et expertise rituelle en pays mandingue (Afrique de l'Ouest)
Agnieszka Kedzierska Manzon 437

Karèm *: le jeûne dans la religion hindoue réunionnaise*
Loreley Franchina 453

Le repas du iftâr *au Liban et sa symbolique*
Aïda Kanafani-Zahar 481

*L'*aşure *ou la recherche de l'harmonie dans la différence : un plat de jeûne emblématique dans la Turquie contemporaine*
Marie-Hélène Sauner 503

Jeûner en haute Amazonie
Oscar Calavia Saez 523

Index 543

LE JEÛNE ET LA FAIM : PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Andrea Borghini
(traduit de l'italien par Sylvio De Franceschi)
Université de Milan

Manger est un acte primordial. Dans la mesure où il s'agit d'une activité liée au métabolisme, se nourrir est peut-être ce qui contrarie au plus haut point l'autonomie de l'être humain, parce que nous sommes obligés de manger. Il n'en demeure pas moins que la faim peut être éduquée, domptée, vaincue, ce qui témoigne aussi de son caractère culturel. Chez l'être humain, en effet, manger est peut-être l'acte qui plus qu'aucun autre conjoint corps et âme, physiologie et culture[1]. Ces quelques considérations suffisent pour indiquer d'emblée l'interdisciplinarité d'une étude sur la nourriture, mais aussi la complexité d'une analyse du plaisir et de la jouissance procurés par le fait de manger.

Une dimension essentielle de l'acte de manger consiste dans sa temporalité. Parmi ses aspects théorétiques, il s'agit peut-être de la dimension qui a été la moins approfondie par rapport aux autres. Manger est une activité quotidienne, rythmée temporellement selon un système complexe de ritualités qui peut suivre les saisons, les jours, les moments de la journée ou les occasions – ainsi des fêtes religieuses.

1. Voir E. Lévinas, *Existence and Existents*, La Haye 1978, D. Leder, *The Absent Body*, Chicago 1990, et A. Borghini, « Hunger », dans P. B. Thompson et D. M. Kaplan (éd.), *Encyclopedia of Food and Agricultural Ethics*, 2e éd., Dordrecht 2017, p. 1-9.

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

10.1484/M.BEHE-EB.5.134790

Le jeûne est un élément constitutif de la rythmique temporelle dans laquelle s'inscrit l'acte de manger. Une particularité du jeûne chez les êtres humains est sa durée. L'homme peut passer plusieurs jours et même plusieurs semaines sans ingérer autre chose que des liquides. Le jeûne le plus long jamais attesté est celui d'Angus Barbieri (1939-1990), qui a observé un jeûne de 382 jours dans sa maison de Tayport en Écosse. La capacité de s'abstenir de manger pendant de longues périodes est ainsi une caractéristique de notre espèce qui la distingue des espèces proches qui l'ont précédée au cours de l'évolution. Cette capacité n'est pas seulement corrélée à un possible avantage évolutif, mais elle a été aussi mise à profit d'un point de vue culturel dans la mesure où elle ouvre un éventail très ample de temporalités possibles pour la diète et pour le jeûne.

De manière évidente, ne pas manger pendant de longues périodes est un choix difficile qui demande et démontre à la fois une grande force de volonté et une visible adhésion à des principes ou à des idéaux. C'est précisément pourquoi le jeûne prolongé est associé dans de nombreuses religions à une spiritualité particulièrement élevée et à la manifestation d'une adhésion à des idéaux spécifiques. D'innombrables personnages historiques, spirituels ou politiques, sont régulièrement évoqués pour leurs jeûnes, qui sont mentionnés à l'appui de leur caractère exceptionnel.

Dans les pages qui suivent, nous mettrons à profit quelques récents développements du débat sur la faim dans le champ de la *food philosophy* afin d'approfondir l'analyse du rapport entre le fait de manger, le jeûne et la religion[2]. On analysera d'abord le rapport entre faim et plaisir en présentant quatre attitudes qui caractérisent globalement l'histoire des pensées philosophique et religieuse sur ce point, et on examinera le principal argument invoqué en faveur des conduites opposées au plaisir gastronomique. Ensuite, on présentera les principales étapes nécessaires au développement d'une philosophie de la faim et qui concernent les problèmes sémantiques et conceptuels, les implications sur ce qui touche au rapport entre corps et esprit, l'interprétation des découvertes

2. Pour une première approche, voir D. Serpico et A. Borghini, « From Obesity to Energy Metabolism: Ontological Perspectives on the Metrics of Human Bodies », *Topoi* (2020) (https://doi.org/10.1007/s11245-020-09722-1), et A. Borghini, « Hunger ».

scientifiques, et enfin les relations avec les autres champs disciplinaires. Enfin, on s'efforcera de tirer les principales conséquences du débat sur la faim pour la réflexion sur le jeûne.

1. La faim et le plaisir

Jeûner et manger sont éminemment liés et articulés au sentiment du plaisir. Il ne s'agit évidemment pas du seul plaisir des sens, mais aussi de formes de plaisirs de natures intellectuelle ou culturelle plus marquées – ainsi lorsque nous mangeons quelque chose en pensant à qui l'a cuisinée ou à comment elle a été produite, ou lorsque nous absorbons un médicament pour respecter une ordonnance médicale. De fait, les réflexions philosophiques sur le plaisir gastronomique constituent aussi une ligne de partage particulièrement opérante dans l'histoire de la pensée du rapport entre corps et esprit. J'ai montré qu'il est possible d'inscrire ce rapport dans une répartition entre quatre principales postures théoriques dont chacune a ensuite des ramifications différenciées[3]. Ces quatre postures sont les suivantes :

Première posture : la fuite

Devant le plaisir – corporel ou mental – de manger, la première attitude possible est celle de la fuite. La forme la plus typique de la fuite en matière de nourriture est la privation, soit le jeûne prolongé et typiquement prémédité. Il s'agit d'une modalité qui a été amplement exploitée au sein des pratiques de la vie monastique dans de nombreuses religions et cultures. Dans la tradition chrétienne, la privation de nourriture a été minutieusement étudiée par Caroline Walker Bynum à travers l'exemple de figures religieuses d'exception comme sainte Claire d'Assise[4] – il s'agit, d'évidence, d'une idéologie du corps qui était également prégnante parmi les hommes et les femmes ses contemporains.

3. A. Borghini, « Gustare la natura : riflessioni estetiche tra gastronomia e biologia », dans N. Perullo (éd.), *Cibo, estetica e arte : convergenze tra filosofia, semiotica e storia*, Pise 2014, p. 33-46.
4. C. Walker Bynum, *Holy Feast and Holy Fast The Religious Significance of Food to Medieval Women*, Berkeley 1987, trad. française : *Jeûnes et festins sacrés. Les femmes et la nourriture dans la spiritualité médiévale*, Paris 1994.

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

Il faut cependant garder à l'esprit que la fuite peut se réaliser selon différentes modalités. Dans une étude publiée en 1998, Steven Shapin a recensé une longue série d'exemples de philosophes, de gens de science et d'intellectuels qui refusaient de se préoccuper de leur alimentation selon des manières très différentes[5]. Ainsi de Newton, qui, dit-on, oubliait solennellement de manger. Dans ce dernier cas, se tenir à l'écart des plaisirs gastronomiques est une manière de vivre qui est indice de rigueur intellectuelle.

Deuxième posture : la lutte et la domination

La deuxième attitude consiste dans une lutte contre le plaisir gastronomique. Dans cette perspective, la diète doit être un moyen d'affirmer la suprématie de l'esprit sur le corps en substituant les plaisirs de l'intellect aux plaisirs de la bouche. Des pratiques alimentaires comme le végétarisme ou la « consommation critique » (*critical consumerism*) relèvent de cette attitude, mais également le choix de suivre un régime spécifique défini exclusivement selon des motifs médicaux.

Dans le cas de cette deuxième attitude, le plaisir de bouche n'est pas complètement éliminé comme dans le cas de la privation, mais il est seulement cantonné à la juste place que la raison lui assigne. La raison doit asseoir son empire sur l'espace des actions liées à la diète, puis une fois qu'elle l'a conquis, elle doit le redistribuer selon des critères qui garantissent le respect de règles éthiques, politiques, sociales, légales.

Troisième posture : la coopération

La troisième attitude consiste dans la recherche d'une coopération entre principes, finalités et plaisir gastronomique. Elle trouve sa valeur directrice dans l'agir éduqué et harmonieux. Les plaisirs gastronomiques doivent être cultivés dans un dialogue constant avec les exigences du sujet et du contexte diététique, ce qui, typiquement, n'est possible que si les principes sont conçus comme flexibles et adaptables au contexte alimentaire. On pense ici notamment au « flexitarisme », soit une pratique alimentaire fondée sur l'idée de manger ou

5. S. Shapin, « The Philosopher and the Chicken », dans C. Lawrence et S. Shapin (éd.), *Science Incarnate. Historical Embodiments of Natural Knowledge*, Chicago – Londres 1998, p. 21-50.

de ne pas manger de viande en fonction des circonstances éthiques spécifiques dans lesquelles le sujet se trouve. La flexibilité de la pratique du jeûne s'intégrera, elle aussi, dans la stratégie de coopération : ainsi, dans le cas du jeûne pour motifs religieux, son observance pourra s'adapter aux circonstances sociales spécifiques dans lesquelles le sujet se retrouve à devoir le respecter.

Quatrième posture : l'abandon

La quatrième attitude consiste à s'abandonner librement aux plaisirs gastronomiques. Il s'agit de la forme la plus caractéristique du loisir et du vice gastronomiques qui se réduit au schéma stylisé d'une recherche du plaisir sans objectifs ni délimitations temporelles spécifiques. Le jeûne trouve difficilement sa place dans les pratiques tributaires de cette quatrième attitude, sauf comme occasion de faire une pause dans la consommation de nourriture, de se purifier temporairement pour ouvrir la voie à de nouveaux plaisirs à venir.

Les quatre postures décrites ne sont pas exclusives les unes des autres durant la vie d'une personne. Il est même très plausible de penser que la plupart des gens adoptent à un moment ou à un autre de leur vie d'adulte chacune de ces quatre postures.

Une fois distinguées ces quatre attitudes, il convient d'étudier quelques positions caractéristiques de l'éthique de l'alimentation qui reviennent sous diverses formes au long de l'histoire de la pensée religieuse et qui s'appuient typiquement tantôt sur la fuite, tantôt sur la lutte, pour critiquer des attitudes alimentaires comme l'abandon.

2. Hédonisme et purisme

Le rôle théorique des quatre différentes postures énumérées ne peut vraiment être défini qu'en les rapportant à une distinction orthogonale entre deux formes de plaisir gastronomique, c'est-à-dire entre hédonisme et purisme.

Par souci de brièveté, nous procéderons ici schématiquement en nous fondant principalement sur les définitions de ces deux positions. Par *hédonisme*, nous entendons le principe de conduite selon lequel la motivation pour l'action doit être le plaisir que procure l'action. Par *purisme*, au contraire, nous entendons le principe de conduite selon lequel la motivation pour l'action ne doit jamais être le plaisir que procure l'action.

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

Considérées en général, ces deux positions ne sont pas encore suffisantes pour développer une analyse des arguments concernant la diète et le jeûne au sein d'une éthique de l'alimentation. Il nous faut en effet introduire les définitions des formes spécifiques de plaisir impliquées dans la diète et le jeûne :

– *Hédonisme gastronomique* : principe de conduite selon lequel la motivation pour la consommation de nourriture consiste dans les plaisirs procurés par le fait de manger.

– *Hédonisme gastronomique intellectuel* : principe de conduite selon lequel la motivation pour la consommation de nourriture consiste dans les plaisirs procurés par les idées qui inspirent la décision de manger.

– *Hédonisme gastronomique gustatif* : principe de conduite selon lequel la motivation pour la consommation de nourriture consiste dans les plaisirs procurés par le goût des aliments consommés.

– *Purisme gastronomique* : principe de conduite selon lequel la motivation pour la consommation de nourriture ne doit jamais consister dans les plaisirs procurés par le fait de manger, mais bien plutôt dans la nécessité d'entretenir les fonctions vitales de l'organisme.

À partir de ces définitions, il est possible d'esquisser des relations entre les quatre postures distinguées ci-dessus, d'une part, et l'hédonisme et le purisme, d'autre part. Les partisans de la posture de fuite relèvent sans contredit de la catégorie du purisme gastronomique. Les partisans de la posture de lutte ou de domination, au contraire, sont de parfaites illustrations de l'hédonisme gastronomique intellectuel et, dans quelques situations bien précises, de l'hédonisme gastronomique gustatif. Les partisans de la posture de coopération, pour leur part, relèvent des catégories des hédonismes gastronomiques gustatif ou intellectuel dans la précise mesure où ils doivent rechercher une coopération entre raison et plaisirs gastronomiques. Les partisans de la posture de l'abandon, quant à eux, ne se préoccupent pas nécessairement d'illustrer aucune forme d'hédonisme ou de purisme – ce n'est pas leur problème.

3. Les arguments dans le débat sur l'éthique alimentaire

Nous pouvons et devons dès lors nous demander pourquoi les deux premières postures ont prévalu dans l'histoire de la civilisation occidentale et de diverses autres traditions. Nous nous concentrerons ici sur la typologie d'un argument très répandu et central dans le débat sur l'éthique de l'alimentation. Il s'agit d'un argument qui, en tenant

compte de ses inévitables modifications circonstancielles, est, me semble-t-il, au fondement du préjugé philosophique à l'encontre de la nourriture et du plaisir gastronomique.

En voici une reconstruction schématique, telle que j'ai déjà eu l'occasion de la présenter[6] :

Argument cardinal (contre le plaisir gastronomique) :

A) Les plaisirs gastronomiques sont des plaisirs corporels auxquels nous ne pouvons nous soustraire.

B) Il y a une tendance naturelle de l'être humain à perdre le contrôle de ses propres plaisirs corporels.

C) À partir de A et B, on tire que, dans la mesure où les plaisirs gastronomiques sont des plaisirs corporels et où ils sont inévitables, il y a une tendance naturelle de l'être humain à la gloutonnerie.

D) Si elle peut être occasionnellement riche d'enseignements, l'attention au plaisir corporel, une fois qu'elle s'est transformée en genre de vie, augmente la probabilité de la gloutonnerie au lieu de mener à la prédominance d'une diète définie par la raison.

E) La gloutonnerie influence négativement l'ensemble de l'agir moral et civil en induisant une incapacité à contrôler rationnellement ses actions.

F) *Conclusion* : celui qui s'adonne aux plaisirs gastronomiques recherche un agir immoral et incivil.

Pour quelques lecteurs, il pourrait s'agir d'un argument intuitif et d'une certaine manière familier, dans la mesure où il rassemble des idées philosophiques et des positions éthiques qui ont traversé les siècles et les traditions philosophiques et religieuses. Ici, je me contenterai de citer quelques passages célèbres extraits des œuvres de saint Augustin d'Hippone et de saint Thomas d'Aquin qui paraissent présupposer l'argument dont je viens de donner le schéma et qui sont fréquemment invoqués pour soutenir le bien-fondé de la posture de fuite ou de lutte :

> Ce que tu m'as appris, c'est d'en arriver à prendre les aliments ainsi que des remèdes. Mais, tandis que je passe du malaise du besoin au bien-être de la satiété, dans ce passage même un piège m'est tendu avec les filets de la convoitise. Car ce passage est lui-même volupté, et il n'y en a pas d'autre pour passer là où la nécessité force à passer.

6. A. Borghini, « Gustare la natura : riflessioni estetiche tra gastronomia e biologia ».

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

Bien que la santé soit la raison du boire et du manger, une périlleuse jouissance se joint à elle comme une suivante, et la plupart du temps tâche de la devancer, afin que se fasse pour elle ce que je déclare faire ou veux faire pour la santé. La mesure n'est pas la même pour l'une et pour l'autre, car ce qui est assez pour la santé est trop peu pour la jouissance. Et souvent une incertitude naît : est-ce toujours la nécessité de prendre soin du corps qui demande qu'on la soutienne, ou n'est-ce pas la volupté trompeuse de la convoitise qui sournoisement demande qu'on la serve ? Cette incertitude enchante la pauvre âme, qui se prépare ainsi la garantie d'une excuse, tout heureuse de ne pas voir clairement ce qui suffit à l'équilibre de l'état physique, pour voiler sous le prétexte de santé une affaire de volupté. À ces tentations chaque jour je m'efforce de résister ; je fais appel à ta main secourable, et je reporte vers toi mes agitations, parce que ma ligne de conduite à ce sujet n'est pas encore bien arrêtée[7].
Saint Augustin, *Confessions*, l. X, § 44.

Comme on vient de le dire, le vice de gourmandise ne consiste pas en la substance de la nourriture, mais en la convoitise non réglée par la raison. C'est pourquoi, lorsqu'on dépasse la quantité normale de nourriture, non à cause de la convoitise, mais parce que l'on croit que c'est nécessaire, cela ne relève pas de la gourmandise mais de quelque inexpérience. Ce qui relève de la gourmandise, c'est uniquement, par convoitise d'une nourriture délectable, de dépasser sciemment la mesure lorsqu'on mange[8].
Saint Thomas, *II*^{a}-*II*^{æ}, q. 148, art. 1.

---

7. PL 32, 797-798 : « Hoc me docuisti, ut quemadmodum medicamenta sic alimenta sumpturus accedam. Sed dum ad quietem satietatis ex indigentiæ molestia transeo, in ipso transitu mihi insidiatur laqueus concupiscentiæ. Ipse enim transitus uoluptas est, et non est alius, qua transeatur, quo transire cogit necessitas. Et cum salus sit causa edendi ac bibendi, adiungit se tamquam pedisequa periculosa iucunditas et plerumque præire conatur, ut eius causa fiat, quod salutis causa me facere uel dico uel uolo. Nec idem modus utriusque est : nam quod saluti satis est, delectationi parum est, et sæpe incertum fit, utrum adhuc necessaria corporis cura subsidium petat an uoluptaria cupiditatis fallacia ministerium suppetat. Ad hoc incertum hilarescit infelix anima et in eo præparat excusationis patrocinium gaudens non apparere, quid satis sit moderationi ualetudinis, ut obtentu salutis obumbret negotium uoluptatis. His temptationibus quotidie conor resistere et inuoco dexteram tuam et ad te refero æstus meos, quia consilium mihi de hac re nondum stat ».
8. Thomas d'Aquin, *II*^{a}-*II*^{æ}, q. 148, art. 1, ad 2 : « Ad secundum dicendum quod, sicut dictum est, uitium gulæ non consistit in substantia cibi, sed in concupiscentia non regulata ratione. Et ideo si aliquis excedat in quantitate cibi non propter cibi concupiscentiam, sed æstimans id sibi necessarium esse, non pertinet hoc ad gulam, sed

Le vice de gourmandise est péché mortel en tant qu'il détourne de la fin ultime ; il s'oppose ainsi indirectement au précepte de sanctifier le jour du Seigneur, qui nous prescrit le repos dans la fin ultime[9].
Saint Thomas, *II*ª-*II*ᵉ, q. 148, art. 2.

Comme nous l'avons dit, la gourmandise comporte une convoitise désordonnée de la nourriture. Mais dans l'action de manger on peut considérer deux choses : la nourriture même que l'on mange, et la manducation. Le désordre de la convoitise peut donc s'entendre de deux manières. D'une première manière, quant à la nourriture même que l'on prend. Ainsi, quant à la substance ou l'espèce de nourriture, il arrive que l'on recherche des aliments exquis, c'est-à-dire coûteux ; quant à la qualité, il arrive que l'on recherche des aliments préparés avec trop de recherche ; et quant à la quantité, il arrive que l'on dépasse la mesure en mangeant excessivement. D'une autre manière le désordre de la convoitise s'entend encore quant à l'absorption même de la nourriture. Ou bien parce qu'on devance le temps convenable pour manger, ce qui est manger prématurément ; ou bien parce qu'on n'observe pas la mesure requise en mangeant, ce qui est manger avidement. Saint Isidore réunit en une seule les deux premières circonstances et dit que le gourmand commet des excès dans la nourriture selon *la substance, la quantité, la manière et le temps*[10].
Saint Thomas, *II*ª-*II*ᵉ, q. 148, art. 4.

---

ad aliquam imperitiam. Sed hoc solum pertinet ad gulam, quod aliquis, propter concupiscentiam cibi delectabilis, scienter excedat mensuram in edendo ».

9. *Ibid.*, art. 2, ad 1 : « Ad primum ergo dicendum quod uitium gulæ habet quod sit peccatum mortale inquantum auertit a fine ultimo. Et secundum hoc, per quandam reductionem, opponitur præcepto de sanctificatione sabbati, in quo præcipitur quies in fine ultimo ».

10. *Ibid.*, art. 4, co. : « Respondeo dicendum quod, sicut dictum est, gula importat inordinatam concupiscentiam edendi. In esu autem duo considerantur, scilicet ipse cibus qui comeditur, et eius comestio. Potest ergo inordinatio concupiscentiæ attendi dupliciter. Uno quidem modo, quantum ad ipsum cibum qui sumitur. Et sic, quantum ad substantiam vel speciem cibi, quærit aliquis cibos lautos, idest pretiosos ; quantum ad qualitatem, quærit cibos nimis accurate praparatos, quod est studiose ; quantum autem ad quantitatem, excedit in nimis edendo. Alio uero modo attenditur inordinatio concupiscentiæ quantum ad ipsam sumptionem cibi, uel quia præuenit tempus debitum comedendi, quod est præpropere ; uel quia non seruat modum debitum in edendo, quod est ardenter. Isidorus uero comprehendit primum et secundum sub uno, dicens quod gulosus excedit in cibo secundum quid, quantum, quomodo et quando ».

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

Ce n'est pas ici le lieu de proposer les détails d'un contre-argument à l'argument cardinal contre le plaisir gastronomique et à la manière selon laquelle saint Augustin et saint Thomas le déclinent. Il vaut pourtant la peine de souligner le fait que les thèses D et E sont particulièrement controversées, parce que la coopération aux plaisirs corporels réduit, au lieu de l'augmenter, la probabilité de la gloutonnerie. En outre, une juste dose de gloutonnerie finit par faciliter l'agir moral et civil au lieu de le corrompre.

C'est un fait que l'argument cardinal a exercé et exerce encore aujourd'hui une profonde influence sur la pensée philosophique et religieuse relative à l'alimentation. Il peut également être facilement exploité pour soutenir les pratiques du jeûne. Le jeûne, en effet, peut être conçu comme une pratique grâce à laquelle l'âme, qui risque autrement de se faire corrompre par le plaisir corporel, peut trouver une juste distance pour fuir le plaisir corporel, c'est-à-dire pour éviter d'avoir à lutter contre lui.

4. Trois découvertes scientifiques

Jusqu'ici, nous avons exposé des idées classiques sur le fait de manger et de jeûner et qui s'inspirent d'une analyse conceptuelle de textes et d'interprétations de la pensée philosophique et religieuse issue de diverses traditions. Aujourd'hui, cependant, il est possible de livrer une analyse plus articulée de la signification de la faim et du jeûne grâce à quelques découvertes scientifiques qui ont dévoilé des aspects surprenants de la privation alimentaire.

Dans l'histoire de la pensée, la faim a représenté un instinct naturel, la partie de nous-mêmes qui nous apparente le plus typiquement aux autres animaux[11]. À partir au moins des études pionnières sur les habitants du ghetto de Varsovie[12] et sur les sujets de ce qui a été appelé le *great starvation experiment* mené à l'Université du Minnesota de

11. Voir A. J. Carlson, *The Control of Hunger in Health and Disease*, Chicago 1916, et E. Williams, « Sciences of Appetite in the Enlightenment, 1750-1800 », *Studies in History and Philosophy of Biological and Biomedical Sciences* 43 (2012), p. 392-404. Voir également les présentations d'ensemble de S. A. Russell, *Hunger: An Unnatural History*, New York 2005, et J. Vernon, *Hunger. A Modern History*, Cambridge (Mass.) 2007.
12. Voir L. Tushnet, *The Uses of Adversity. Studies of Starvation in the Warsaw Ghetto*, South Brunswick (NJ) 1966.

novembre 1944 à décembre 1945 par le physiologiste américain Ancel Keys (1904-2004) et ses collègues[13] – qui ont publié en 1950 le bilan monumental de leurs observations dans les deux volumes de *The Biology of Human Starvation* –, les perspectives évolutives et neuroscientifiques laissent penser que la faim a une origine et joue un rôle dans l'agir humain très différents de ce qui avait été précédemment conjecturé. Il est désormais évident que la faim que les êtres humains éprouvent les différencie profondément des autres animaux.

Autrement dit, le modèle dualiste qui oppose corps et esprit, faim et appétit, physiologie et psychologie ne parvient pas à rendre compte de tout ce que nous avons découvert ces dernières décennies sur la manière dont l'esprit humain envisage l'alimentation. Trois découvertes scientifiques fondamentales ont bouleversé notre théorie de l'esprit en ce qui concerne son rapport à la nourriture. En voici la présentation simplifiée dans le cadre du présent article :

1) Les êtres humains n'ont pas un, mais deux cerveaux[14] : le premier est celui, bien connu, qui se trouve dans la boîte crânienne, tandis que le second se trouve dans l'estomac et régule notre comportement alimentaire. Même si le deuxième cerveau est plus petit que le premier, il a cependant des dimensions comparables à celles du cerveau d'un rongeur typique et ses fonctions n'ont strictement rien de négligeable. Il s'agirait d'une spécificité biologique des êtres humains qui marque une étape dans l'évolution. Le rapport entre le premier et le deuxième cerveau redéfinit notre manière de penser la relation entre aspects physiologiques et aspects psychologiques liés à l'alimentation. Les deux cerveaux jouent un rôle actif, que ce soit du point de vue physiologique ou du point de vue psychologique, que ce soit pour définir la faim ou pour influencer l'appétit. Dès lors une distinction ontologique aussi nette que celle qui a été faite dans la tradition occidentale ne semble pas pouvoir se justifier. Émerge alors un modèle moniste (et non pas dualiste) de la faim/appétit, de la physiologie/psychologie liées à la consommation de nourriture.

2) Le deuxième fait scientifique important est que les êtres humains peuvent se nourrir d'un nombre impressionnant d'aliments

13. Voir T. Tucker, *The Great Starvation Experiment: Ancel Keys and the Men Who Starved for Science*, Minneapolis 2007.
14. Voir M. Gershon, *The Second Brain. The Scientific Basis of Gut Instinct and a Groundbreaking New Understanding of Nervous Disorders of the Stomach and Intestine*, New York 1998.

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

sans que cela ait des conséquences drastiques sur leurs probabilités de survie[15]. Des populations qui ont des régimes profondément différents (par exemple un régime complètement à base de plantes et de produits comestibles issus de la forêt, un autre régime majoritairement fondé sur le poisson et un troisième régime plutôt fondé sur la viande) peuvent avoir les mêmes espérances de vie. Ce fait laisse supposer que, même d'un point de vue médical, nous avons affaire à la contrainte du *choix* nutritionnel et non pas à la nécessité d'*une seule* loi spécifique du régime alimentaire humain. Donc la thèse selon laquelle la faim n'a rien à voir avec le choix, mais procède seulement de nécessités physiologiques est inexacte, de même qu'il est inexact de penser que la faim ne dépend pas d'une certaine plasticité culturelle dans le cadre de laquelle le système physiologique corporel s'adapte aux conditions spécifiques de l'environnement au cours de son développement.

3) Les êtres humains peuvent ne pas manger pendant des périodes extraordinairement longues (au contraire, ils ne peuvent pas survivre bien longtemps sans boire). Nous avons de nombreux exemples de personnes qui ont survécu à des jeûnes de plusieurs dizaines de jours et, dans quelques cas, même à des jeûnes qui ont largement dépassé les cent jours. De tels jeûnes étaient imposés par des conditions disparates : des convictions religieuses, politiques ou idéologiques profondes dans quelques cas, ou bien la contrainte d'une famine, l'emprisonnement ou des exigences médicales particulières. Cette capacité de s'adapter aux conditions offertes par l'environnement comestible est une particularité insigne de l'espèce humaine et qui a marqué son évolution.

5. Implications philosophiques

Ces découvertes scientifiques relativement récentes nous poussent à repenser profondément le rapport entre corps et esprit par rapport à l'alimentation. À la place de l'ontologie dualiste qui parcourt la philosophie occidentale, ces découvertes suggèrent implicitement une théorie moniste qui voit dans la faim un concept complexe et articulé. Je préconise pour ma part de conserver une unique notion centrale,

15. Voir Cl. Fischler, « Food, Self, and Identity », *Social Science Information* 27 (1988), p. 275-292, et M. Pollan, *The Omnivore's Dilemma. A Natural History of Four Meals*, New York 2006.

la faim, et d'employer ce terme de manière générique à quelque étape que ce soit du processus de volition qui comprend l'intention d'ingérer de la nourriture[16].

L'une des difficultés rencontrées par ces nouvelles perspectives philosophiques concerne la manière selon laquelle nous pouvons et devons réadapter notre langage pour pouvoir traiter de la faim, de l'appétit et du jeûne dans une perspective renouvelée. Chaque langue dispose d'un ample éventail de notions pour renvoyer aux différents états du processus de volition qui correspond à l'intention d'ingérer de la nourriture et que nous utilisons pour signifier et encadrer notre comportement alimentaire. Ce champ lexical inclut des états mentaux et physiologiques très différents, respectivement étiquetés grâce à un mélange d'expressions qui ont souvent un usage informel – comme *faim*, *appétit*, *langueur*, *envie de*, *avoir l'estomac dans les talons*, et ainsi de suite. De telles expressions ne sont pas toujours facilement traduisibles d'une langue dans une autre, ainsi que Paul Rozin l'a montré dans l'étude qu'il a consacrée en 2010 au terme anglais de *craving*[17].

Le réseau conceptuel complexe qui relie entre eux les concepts de faim, d'appétit et de jeûne constitue un premier problème philosophique central pour quelque théorie que ce soit qui entende rendre compte du comportement alimentaire humain. Pour y mettre de l'ordre, la philosophie occidentale a historiquement fait une distinction qui suit la frontière entre corps et esprit : il y a ainsi des états liés à un aspect corporel et physiologique, tandis que d'autres relèvent de l'esprit et de la volonté humaine.

Ainsi, d'un côté, nous avons la faim et le besoin de se nourrir, qui sont fondamentalement de nature physiologique et indépendants de la volonté et de la psychologie humaine. Donc, une personne pourrait ne pas s'apercevoir qu'elle a faim, elle pourrait ne pas s'apercevoir

---

16. Voir A. Borghini, « Hunger », et D. Serpico et A. Borghini, « From Obesity to Energy Metabolism: Ontological Perspectives on the Metrics of Human Bodies ».
17. P. Rozin, « Does *craving* carve nature at the joints? Absence of a synonym for *craving* in many languages », *Addictive Behaviors* 35 (2010), p. 459-463. Sur cette question, voir aussi H. Ziauddeen et P. Fletcher, « Is Food Addiction a Valid and Useful Concept? », *Obesity Reviews* 14 (2013), p. 19-28. Pour une étude comparable sur la complexité de l'expression linguistique des états émotifs entre les mères et leurs enfants, voir M. Taumoepeau et T. Ruffman, « Mother and Infant Talk About Mental States Relates to Desire Language and Emotion Understanding », *Child Development* 77 (2006), p. 465-481.

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

qu'elle est mal nourrie et, plus généralement, elle pourrait ne pas se rendre compte de ce que sont ses besoins physiologiques d'un point de vue nutritionnel. Pour les gérer et les expliquer, il convient donc de recourir à un scientifique ou à un médecin qui comprennent les lois régissant le fonctionnement du corps humain.

D'un autre côté, nous avons au contraire l'appétit, les préférences alimentaires liées au goût et aux envies éphémères qui relèvent complètement de la sphère de la psychologie humaine. De tels états relèvent de la sphère du choix. Cela ne signifie pas qu'un individu en ait l'entier contrôle, mais plus simplement que les choix et les préférences alimentaires peuvent être réorientés par le contexte – ainsi de la manière selon laquelle la nourriture est présentée sur un buffet ou dans un supermarché, ainsi des dimensions et du *design* des plats, ou ainsi encore du type et de la fréquence de la publicité, et ainsi de suite[18].

Dans ces contextes, la connaissance de l'esprit humain relève dès lors, non pas du domaine de la médecine, mais de celui d'autres disciplines, comme la psychologie du comportement, la sociologie de la consommation et l'économie. Même l'étude des troubles de l'alimentation – anorexie, boulimie, orthorexie, pour mentionner les plus connus – relèvera de la sphère des états mentaux liés à la volonté humaine[19].

Les nouvelles perspectives sur la faim ont d'importantes conséquences dans de nombreux champs de recherches qui vont bien au-delà de la philosophie. En voici notamment quatre :

1) *Les politiques de production de la nourriture :* l'idée selon laquelle la faim est essentiellement un problème médical qui ne renvoie pas à un choix humain a poussé à chercher des solutions qui reposaient sur la quantité de certains aliments produits de manière efficace. De tels exemples sont abondants, mais la décision politique peut-être la plus lourde de conséquences de ce point de vue a été celle d'Earl Butz (1909-2008), secrétaire à l'Agriculture dans l'administration du président Richard Nixon et dans celle de son successeur Gerald Ford et qui, au milieu des années 1970, a entrepris aux États-Unis une politique de soutien à l'agriculture industrielle. La stratégie

18. Voir Br. Wansink, *Mindless Eating. Why We Eat More Than We Think*, New York 2006, et Ch. Spence, *Gastrophysics. The New Science of Eating*, Londres 2017.
19. Voir S. Giordano, *Understanding Eating Disorders. Conceptual and Ethical Issues in the Treatment of Anorexia and Bulimia Nervosa*, Oxford 2005.

de Butz a certes mené à une production beaucoup plus abondante de nourriture, mais elle a également détruit la qualité des aliments et elle est directement responsable des nombreux problèmes diététiques qui affligent les États-Unis aujourd'hui[20].

2) *Les programmes d'aide alimentaire :* pendant des décennies, les plans d'aide alimentaire se sont fondés sur les principes et les choix diététiques de ceux qui les mettaient en place, soit, le plus souvent, des chercheurs qui vivaient et travaillaient dans les pays riches. Agir pour que chaque être humain ait une nourriture suffisante n'est pas seulement une affaire physiologique ou médicale, liée banalement à la quantité de nourriture, comme nous pouvons parfois tendre à le croire en lisant des textes comme celui de Peter Singer[21]. Les famines ne sont pas seules à être déterminées par de complexes systèmes socio-politiques de distribution de la nourriture comme le suggère Amartya Sen[22]. Comprendre et respecter les cultures alimentaires est en réalité encore plus important quand le choix est contraint par les circonstances afin d'éviter de faire violence à la sphère des significations en sus des conditions économiques des individus impliqués[23]. Une théorie moniste de la faim permet d'expliquer de manière cohérente et directe les raisons pour lesquelles il est important de considérer à la fois les aspects médicaux et culturels dans les plans d'aide alimentaire.

3) *Le lien entre sous-nutrition et surnutrition :* pour comprendre comment, dans les deux dernières décennies, les pauvres, les marginaux et ceux qui ont moins de pouvoir socio-politique en sont venus à souffrir de surnutrition alors qu'ils souffraient auparavant de sous-nutrition, il est derechef important d'invoquer le lien entre les différentes nuances de la faim. La famine et le désir d'un plat hypercalorique consommé dans un *fast-food* sont deux aspects d'une même classe

---

20. Voir M. Pollan, *The Omnivore's Dilemma*, J. Berg, *All You Can Eat. How Hungry is America?*, New York 2008, et le documentaire réalisé en 2012 par Lori Silverbush et Kristi Jacobson et intitulé *A Place at the Table*.
21. P. Singer, « Famine, Affluence, and Morality », *Philosophy and Public Affairs* 1 (1972), p. 229-243.
22. A. Sen, *Poverty and Famines: An Essay on Entitlement and Deprivation*, Oxford 1983.
23. Voir Th. Pogge, « The Hunger Games », *Food Ethics* 1 (2016), p. 9-27. Sur la complexité du concept de besoin, consulter D. Wiggins, « Needs, Need, Needing », *Journal of Medical Ethics* 13 (1987), p. 62-68.

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.

d'états volitifs qu'une théorie de la faim doit faire tenir ensemble pour pouvoir les expliquer chacun séparément, mais aussi dans leurs rapports[24].

4) *Les troubles de l'alimentation :* comprendre la signification de la faim pour chaque patient et réfléchir dessus devrait être un des objectifs de l'intervention clinique. Au contraire, les programmes de soins des troubles de l'alimentation n'approfondissent pas les nuances conceptuelles et psychologiques avec lesquelles les patients envisagent la nourriture et l'alimentation ; ils se limitent à réintroduire des *normes* alimentaires qui ont une finalité essentiellement médicale. Une théorie moniste de la faim permettrait de développer des programmes qui démontreraient une plus grande sensibilité aux conceptualisations des patients[25].

6. Conclusions : nouvelles perspectives sur le jeûne

Quelles leçons pouvons-nous tirer des développements récents du débat philosophique sur la faim pour une analyse de la question du jeûne ? Il est possible d'en mettre en évidence au moins trois :

– D'abord, si le jeûne est placé en opposition avec la faim et si nous avons une vision moniste de la faim, alors nous aurons également une vision moniste du jeûne. En d'autres termes, il n'est pas facile de séparer les aspects physiologiques du jeûne de ses aspects psychologiques, ou de séparer ce qui se produit dans l'esprit de ce qui se produit dans le corps pendant un jeûne. Autrement dit encore, jeûner pendant un jour entier ne représente pas toujours la même action : si le jeûne est observé pour des raisons différentes, s'il est observé dans des contextes sociaux et environnementaux différents, on aura affaire à des conditions psycho-physiques profondément différentes. Par exemple, jeûner pendant deux jours pour des motifs diététiques devrait être conçu comme un type d'action bien différent d'un jeûne de deux jours pour des motifs politiques. Il n'est raisonnablement pas

24. Voir A. Borghini, « Hunger », et G. Scrinis, « Reframing malnutrition in all its forms: A critique of the tripartite classification of malnutrition », *Global Food Security* 26 (2020), https://doi.org/10.1016/j.gfs.2020.100396.
25. Voir S. Giordano, *Understanding Eating Disorders*, A. Borghini, « Hunger », et M. Dean, « In Defense of Mindless Eating », *Topoi* (2020), 10.1007/s11245-020-09721-2.

possible de considérer que les deux actions relèvent d'un seul et même type, puisque non seulement elles dépendent de motifs différents et se produisent dans des contextes sociaux et environnementaux différents, mais encore elles seront typiquement corrélées à des processus physiologiques différents. En conclusion, demander à quelqu'un s'il a jamais jeûné pendant deux jours entraîne une réponse sous-déterminée et seulement fondée sur la longueur du jeûne, et non pas sur ses autres aspects.

– Ensuite, si des jeûnes d'une même durée ne peuvent être forcément conçus comme relevant d'un même type d'action, nous sommes alors confrontés à un problème de comparaison entre jeûnes. De quels éléments de comparaison disposons-nous ? Les motifs du jeûne ? Les circonstances environnementales ? Les circonstances sociales ? Il est peut-être plus logique de comparer entre eux les grèves de la faim ou les jeûnes pour raisons diététiques indépendamment de leur durée. Pour des raisons évidentes, il est compliqué de rassembler des données sur la physiologie des jeûnes, mais il s'agit assurément d'une voie de recherche à parcourir, même du point de vue d'une reconceptualisation de la signification du jeûne.

– Enfin, ce que nous avons dit sur la faim semble indiquer que le jeûne est également une activité caractéristique de la nature humaine, et non pas une forme de déviance par rapport au nécessaire accomplissement d'un instinct animal. Jeûner est un acte partagé par tous les êtres humains parce que le jeûne reflète la gamme complexe des attitudes alimentaires dont la possibilité est offerte aux êtres humains. Quand nous jeûnons, nous n'opposons pas un refus à notre nature instinctive, nous ne sommes pas en train de nier notre matérialité. Au contraire, nous exprimons le rapport complexe de l'homme à la nourriture, nous manifestons la possibilité que nous avons de ne pas manger pendant des périodes prolongées et de le faire en nous projetant dans cette action. La perspective qui émerge devrait donc nous pousser à créer des architectures du jeûne qui suivent des trajectoires temporelles, sociales et environnementales articulées et particulièrement riches d'un point de vue conceptuel.

© BREPOLS PUBLISHERS
THIS DOCUMENT MAY BE PRINTED FOR PRIVATE USE ONLY.
IT MAY NOT BE DISTRIBUTED WITHOUT PERMISSION OF THE PUBLISHER.